

Avoir 50 ans en 1999

Le 22 mai 1999, au restaurant Le Glajou dans le marais du Perrier, nous sommes plus de 50 à fêter en mangeant, en chantant et en dansant (DJ Patrick) nos 50 ans à Geneviève et moi. Première grande fête des 50 ans suivie de 7 autres en une année pour d'autres heureux cinquantenaires. Nous ne savons pas pourquoi, il y a eu les fêtes de 50 ans alors que celles de 40, 60 et 70 n'ont pas été soulignées de la même façon. Que signifie vraiment d'avoir 50 ans : la question reste posée !

Le soir du 31 décembre 1999, nous rejoignons, depuis notre studio dans le 17^{ième}, la place de l'Etoile et la foule qui descend les Champs-Élysées pour fêter le passage à l'An 2000. Joyeux carnaval avec des chars et des groupes déguisés et alcoolisés, coupes et bouteilles de champagne en mains. Très rapidement, nous ne maîtrisons plus la situation, bousculés à gauche et à droite, au risque de tomber et se faire piétiner. Au tiers du parcours, nous sortons par une allée sur le côté et continuons tranquillement la balade. Ouf, nous avons échappé au pire d'une foule devenue incontrôlable...

Deux ans plus tard, je quitte le cabinet parisien qui m'employait, pour fuir la suractivité croissante et ne plus avoir à faire la navette Vendée-Paris chaque semaine. Une nouvelle vie commence avec un statut d'indépendant professionnel ce qui me permet de garder la main sur mon agenda dans mes relations clients. Avec, au début, quelques mois de faible activité, le temps de monter en puissance et que je mets à profit pour me perfectionner, notamment en informatique (le PC) et en anglais.

Pendant cette décennie, les enfants devenus adultes nous quittent pour vivre leurs vies familiales et professionnelles, et reviennent nous voir avec leurs enfants et passer des vacances ensemble. Nous voici grands-parents et de nombreuses réunions familiales ponctuent les années pour notre plus grand plaisir et celui, notamment, des deux arrière-grands-mères : Geneviève et Marcelline.

Geneviève devient aussi animatrice des personnes du troisième âge. Elle organise des parties de cartes avec Geneviève, Marcelline et Augustine, une sœur aînée de Marcelline. Chaque lundi, chez l'une ou l'autre, elles se regroupent, emmenées en voiture par Geneviève. L'après-midi est consacré à la belote et au plaisir de se retrouver à déguster un gâteau et à parler ensemble. Geneviève les emmène aussi se promener voir d'autres personnes ou d'autres lieux (comme la base sous-marine de Saint Nazaire et les bords de la Sèvre nantaise à Vertou) et en profiter pour s'offrir un bon restaurant. Parfois, notre amie Colette se joint au groupe avec sa maman Thérèse, arrivant de l'île d'Yeu, pour des activités de même nature et toujours dans la convivialité et la joie du partage.

Geneviève s'occupe aussi de son frère Jean-Pierre autant que nécessaire. En plus, elle est élue pour plusieurs années, membre du conseil d'administration de l'ADAPEI de Vendée. D'autre part, j'assume la fonction de trésorier du Comité des Parents et Amis des Handicapés de Challans pendant 8 ans.

Le jeudi 12 août 1999- Le déjeuner perturbé en Aveyron

Après les grandes grèves générales de l'hiver 1995 et qui touchaient notamment les moyens de transport, je rencontre par hasard à Challans mon grand copain de jeunesse Joël qui habitait Toulouse où il avait fait ses études et s'était marié avec une aveyronnaise rencontrée alors.

Il me raconte que, pendant les grèves, sa fille qui étudiait à Paris, avait pu rentrer à Toulouse en voiture grâce à la solidarité de l'association des aveyronnais de Paris. Je me dis alors qu'il devait sûrement exister la même association pour les vendéens de Paris.

C'est ainsi que je deviens en 1995 adhérent de l'association des vendéens de Paris. Je ne connaissais pas son existence alors que je travaillais à Paris depuis 1987 ! Je me trouve rapidement vice-président et je participe régulièrement à des réunions avec d'autres associations régionales.

C'est dans ce contexte que je fais la connaissance du président des aveyronnais de Paris qui dirigeait les services généraux à la mairie. Lors d'une rencontre début 1999, il m'invite au repas annuel des aveyronnais de Paris qui avait lieu chaque année au mois d'août en Aveyron.

C'est ainsi que nous sommes partis, avec nos amis Colette et Roland, deux semaines en vacances en Aveyron pour s'y promener et participer au repas. Nous logions à Espalion dans un hôtel restaurant familial où ils n'avaient jamais accueilli de touristes pour une durée aussi longue !

Le jeudi 12 août, nous étions à l'endroit convenu, dans une petite ville, c'est-à-dire une immense salle remplie de plus de 500 personnes dont toutes les personnalités du département y compris les députés et sénateurs, le préfet et les sous-préfets et jusqu'aux autorités religieuses.

Pour la petite histoire : l'association des vendéens de Paris est l'association la plus ancienne (créée en 1893) et les bretons de Paris sont les plus nombreux. Cependant, ce sont bien les aveyronnais de Paris qui sont les plus riches, une part importante des brasseries de Paris leur appartenant.

Bref, nous étions assis tous les quatre à une grande table d'honneur où se trouvaient, entre autres, les commandants de gendarmerie et de pompiers du département ainsi que le comte de la Panouse, créateur du célèbre zoo de Thoiry, et qui était notre plus proche voisin de table.

Le repas se déroulait normalement, enchaînant discours et danses folkloriques quand soudain les tél portables (énormes à l'époque !) posés devant les commandants de la gendarmerie et des pompiers commencèrent à grésiller. Ils partirent comme d'autres personnes à d'autres tables.

A la fin du repas et avant de lancer la soirée dansante, le président des aveyronnais reprit la parole pour nous informer que les départs précipités que nous n'avions pas manqué de constater tout au long du repas, n'étaient pas du tout prévus mais consécutifs à des incidents à Millau.

Le lendemain matin, tous les journaux faisaient leur une avec « le démontage du McDonald's à Millau » (en fait un saccage) par un certain José Bové et ses acolytes.....

Le samedi 16 octobre 1999- La dernière langouste en Corse

Au début de l'été, nous avons fêté nos 50 ans avec toute la famille et les amis qui s'étaient cotisés pour nous offrir des vacances en Toscane. Finalement, pour des questions d'agenda, la découverte de la Toscane s'est transformée en tour de la Corse où nous n'étions jamais allés non plus.

Au début de la semaine, nous avons atterri à Ajaccio et pris une voiture de location dans une compagnie locale, notre tour de Corse s'effectuant en changeant d'hôtel chaque jour.

Nous avons été arrêtés sur la route chacun des 3 premiers jours par la gendarmerie pour des contrôles de papiers. La troisième fois, pendant que le gendarme le plus âgé vérifiait nos papiers dans son véhicule, j'expliquais au plus jeune resté avec nous ces curieux et fréquents contrôles.

Je lui demandais si cela était dû à nos têtes de truands ou bien à la voiture de location qui ressemblerait à une voiture volée. Il se mit à rire de bon cœur et expliqua : « Pas du tout, c'est parce que vous mettez vos ceintures de sécurité ». Curieuse façon de nous féliciter !

Nous avons compris un peu plus tard, en prenant connaissance des us et coutumes locales, que les gendarmes, chargés d'effectuer un nombre prédéterminé de contrôles quotidiens, préféraient, « pour ne pas avoir d'histoires », demander les papiers de ceux portant les ceintures de sécurité : forcément des touristes puisque les corses, eux, ne la mettent jamais....

Une autre fois, nous arrêtons dans un village en pleine montagne et dont l'église était signalée sur le guide touristique comme valant le détour. L'église étant fermée, nous prenons une boisson à la terrasse d'un café où des chasseurs installés ne répondent pas à notre bonjour et nous ignorent.

En repartant du café, nous sommes interpellés par une petite mamie toute en noir comme sa copine sur le pas de porte de sa maison. « Vous voulez visiter l'église, je crois, c'est moi qui ai la clé, je vais vous la prêter » et elle rajouta « Vous sous demandez pourquoi l'église est fermée ? ».

Sans attendre notre réponse, elle continua « C'est parce que les gamins faisaient brûler des cierges jusqu'à risquer de mettre le feu. Vous savez, ici, les gamins tout petits, c'est déjà des voyous ! ».

La veille du retour sur le continent, nous prenons un dernier repas sur le bord de mer et pour marquer notre fin de séjour, nous commandons une langouste pour deux. Le serveur revient vers nous un peu plus tard et nous déclare solennellement : « Vous mangerez la dernière langouste ».

Sans comprendre sur le champ la portée émotionnelle du message, je regarde autour de nous et je remarque une table avec 25 convives et dont le point commun ne m'apparaissait pas : pas un mariage ni un baptême, pas un banquet de classe, ...quelle raison pour ce repas tous ensemble ?

Ma curiosité du jour me pousse à demander au serveur quelle était la raison de ce repas. Il me répond : « Ce sont les amis du patron qui viennent par amitié prendre le dernier repas avant la destruction du restaurant ». Ce restaurant de classe était en fait une paillotte condamnée... !

Epilogue : le lendemain, Geneviève prenait l'avion pour Nantes et moi pour Paris (boulot oblige). Le lundi, aux infos télé, un reportage montrait la destruction en cours du restaurant et le patron qui exprimait sa tristesse de voir supprimer sa paillotte après 20 ans de présence sur la plage...

Le mardi 15 août 2000- Les délires du curé en Hautes-Pyrénées

Nous étions en vacances avec nos amis Colette et Roland, cette fois-ci du côté d'Aragnouet dans la vallée entre Saint Lary Soulan et Piau-Engaly. Tout allait bien. Nous apprenons qu'une messe serait célébrée le 15 août non loin d'où nous étions, dans la Chapelle des Templiers.

Nous avons eu l'occasion, dans d'autres endroits de vacances montagnardes, de participer à cette messe du seul jour dans l'année où une Chapelle, non utilisée, est ouverte pour une unique messe généralement servie par un officiant invité ou ayant une attache particulière avec le lieu.

La curiosité à l'œuvre (plus que la quête du Paradis !) nous amena dans cette église le 15 août pour l'office. L'église était remplie de fidèles locaux et de touristes de passage dont nous étions. Un vieux curé officiait et la messe se déroula sans surprise jusqu'au sermon par le dit-curé.

Et là d'un coup, tous les souvenirs du curé à la retraite depuis bien longtemps lui revenaient. Nous avons partagé les épopées du curé avec ses jeunes garçons qu'il amenait camper sur les hauteurs pour regarder les étoiles et vivre des expériences inoubliables. Il regrettait ce bon vieux temps....

Puis, il nous dit qu'il hésitait à nous raconter une histoire incroyable mais ô combien révélatrice des bienfaits du Saint-Esprit. Il ne fallut pas le supplier pour qu'il enchaîne aussitôt le début de cette histoire d'il y a bien longtemps mais qui, à l'évidence, l'avait marqué pour toujours.

Ainsi donc, un jour à Aragnouet dont il était le curé, arriva une femme étrangère au pays (c'est-à-dire pas originaire de la vallée) et qui avait des attitudes bizarres du genre à semer la confusion dans les couples constitués et auprès des célibataires esseulés. Et elle se mit à se confesser à lui ...

« Rien que des horreurs » nous dit-il. Il en était scandalisé tout en accordant son absolution à la pécheresse moyennant quelques « Je vous salue Marie » et autres prières rédemptrices. Mais cette situation ne lui convenait pas et il décida que l'étrangère devait quitter le pays (la vallée).

Il conçut un plan pour éloigner cette femme ensorcelée par le diable lui-même, il en était sûr. Ainsi, ayant mis un crucifix dans la poche de son pantalon, un jour qu'elle venait de se confesser à lui, il s'approcha d'elle et lui fit toucher le Christ à travers son pantalon. L'effet fut immédiat...

Un éclair du Saint-Esprit descendit du ciel. La pécheresse poussa un cri terrible comme si elle avait été brûlée puis disparut en courant jusqu'à la sortie du village. On ne la revit jamais et personne n'a jamais su ce qu'elle était devenue. Voilà ce qu'il nous fallait savoir absolument !

Epilogue : nous étions quelques-uns à avoir du mal à étouffer nos fous rires....

Le samedi 24 novembre 2001- La fabuleuse Cérémonie de la Flamme

Le 24 novembre 1929, décédait à Paris Georges Clemenceau qui, en plus d'autres responsabilités certes bien plus importantes, fut un temps Président d'Honneur de l'UFVP (l'Union Fraternelle des Vendéens de Paris), l'association des vendéens de Paris et de la région parisienne créée en 1893.

Les autorités politiques de l'époque décidèrent alors d'honorer la mémoire de ce grand homme par le Ravivage de la Flamme du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe chaque année le 24 novembre. Ils confièrent à l'UFVP cette charge en l'honneur de notre compatriote vendéen.

Ainsi, l'UFVP devint la première, et pendant longtemps la seule, association civile à détenir ce privilège du Ravivage de la Flamme qui, habituellement est attribué chaque soir à 18 heures à une ou plusieurs associations de militaires d'active ou d'anciens combattants.

Ce 24 novembre 2001, nous étions une trentaine sur place dès 17H30 à nous préparer pour la cérémonie. Elle était toujours dirigée par notre Président de l'UFVP qui invitait, pour l'occasion, une personnalité vendéenne, généralement honorée et ravie, à raviver la Flamme en notre nom.

Mais pour ce soir-là, le Président m'avait demandé, en tant que vice-Président, de ranimer la Flamme moi-même. Etant lui-même absent, il n'avait pas jugé utile d'inviter une personnalité. Nous nous étions donc préparés pour une cérémonie, certes officielle, mais aussi bon enfant.

Surprise ! Tout à coup, nous voyons arriver une bonne centaine de militaires de plusieurs associations. Le général en charge du protocole de la Flamme s'avance vers moi et me dit que nous allons tous remonter en cortège les Champs Elysées sur 300 mètres avec les vendéens devant.

Et nous remontons les Champs derrière la bannière blanche des vendéens de Paris frappée du double cœur vendéen surmonté d'une croix et avec pour devise brodée « Fidèles à la Vendée ». Suivaient 15 drapeaux tricolores et dorés précédant les anciens d'Indochine et leurs camarades.

C'était impressionnant ! Mais tout en marchant, je me demandais finalement qui aller raviver la Flamme. Moi en souvenir de Clemenceau ou un ancien combattant en souvenir de l'Indochine ? Arrivé à l'Arc, le général me confirma mon rôle : Clemenceau est plus fort que l'Indochine !

Tout le monde se met en place. Les gerbes sont déposées sur la Tombe du Soldat Inconnu, la Marseillaise retentit, je ravive la Flamme avec l'épée de cérémonie que me tend le général. Raviver consiste à pousser avec l'épée sur une pièce de métal pour augmenter le débit du gaz de combustion.

Ensuite, le général m'invite à le suivre pour serrer les mains de tous les participants regroupés tout autour de l'intérieur de l'Arc de Triomphe : plusieurs dizaines de généraux, officiers et hommes de troupes, anciens combattants et d'active, coiffés d'un béret et le torse couvert de médailles.

Ils se mettaient au garde-à-vous un à un, me donnant leur nom avant que je leur tende la main. J'essayais de dire un petit mot à chacun dans la bonne humeur. Je pense que la plupart n'avait pas compris qui j'étais sinon quelqu'un d'important, puisqu'ayant ravivé la Flamme à leur place....

En effet, s'ils étaient là ce jour, c'était comme chaque année, le troisième samedi de novembre qui se trouvait être, en 2001, le 24 novembre, jour de notre hommage, d'où la cérémonie commune. Il me restait à signer le Livre d'Or puis à me remettre des émotions de cette inoubliable soirée !

Le jeudi 7 septembre 2006- Le matin du long couteau

La journée se présentait bien. Le nouveau tramway de Valenciennes, inauguré au mois de juillet précédent, roulait tranquillement vers ma destination : une entreprise à un ¼ d'heure de l'hôtel où j'avais passé la nuit. J'y allais faire une première journée de formation pour des encadrants.

Ce tout début de matinée, j'étais donc dans le tramway, debout, les mains dans le dos et appuyé contre la porte fixe en face de la porte d'entrée. A mes pieds, ma serviette avec dedans les documents d'animation de la formation ainsi que mon PC. Je révisais le contenu mentalement...

A un arrêt, deux individus montent dans le tram : un grand maigre, allure un peu déglinguée, et un plus petit à l'air plutôt timide. Presqu'aussitôt, alors que le tram était reparti, le grand se dirige vers moi et commence à tenir des propos plus ou moins cohérents et acides sur les bourgeois....

Il faut dire que j'étais habillé en costard-cravate. Ma veste étant ouverte, ma cravate très apparente représentait pour le grand une provocation et un symbole de la lutte des classes. Le petit se taisait. C'était plutôt distrayant quand soudain le grand sort de son blouson un couteau.

Ce n'était pas un canif ! La lame était longue de plus de 20 cm et le grand me la mit sous la gorge en continuant de déblatérer avec de plus en plus d'agressivité. Il avait repéré mon portefeuille et semblait s'y intéresser. Les nombreux autres passagers regardaient tout ça, ne sachant que faire.

Moi non plus, je ne voyais pas quoi faire. Certes, le grand, d'une bonne vingtaine d'années, n'était pas si costaud que ça. En ramenant d'un coup les bras de derrière mon dos, j'aurais pu le projeter devant moi sauf que de nombreux jeunes et enfants auraient aussi été bousculés et renversés.

Et ensuite, comment maîtriser l'individu ? Il pouvait se relever et blesser, ou pire, avec son couteau de nombreuses personnes. N'était-il pas sous l'emprise de drogues ? Pendant ce temps-là, le petit se voulait modérateur et conseillait, en vain, à son copain de galère de laisser tomber.

N'ayant aucune idée de comment tout ça allait finir, il me fallait pourtant décider, mais quoi ? La situation devenait très critique. Soudain, spontanément, et alors que je ne lui avais quasiment pas adressé la parole, je lui dis : « Je ne sais pas qui tu es, mais toi, tu ne sais pas qui je suis non plus. »

L'effet fut immédiat. Il se recula, baissa son couteau, eu l'air de réfléchir à ce que je lui avais dit. Il était perplexe et ça se voyait. Le tramway s'arrêtait à une station. Le petit en profita pour l'inviter à partir. Les deux compères s'enfuirent poursuivis par des policiers justes arrivés sur place.

Le tramway fut immobilisé quelques minutes, le temps que la police prenne de mes nouvelles et s'assure que tout allait bien à nouveau. Elle avait été prévenue par le conducteur du tramway qui avait tout vu de la scène apparaissant, j'imagine, sur des caméras internes de surveillance.

Je suis arrivé à destination. J'ai déroulé ma matinée de formation sans évoquer l'incident. C'est seulement pendant le déjeuner en commun avec les stagiaires que j'ai partagé mon émotion. Ouf !